

---

UN ROMANCIER DE LA RACE NOIRE : RICHARD WRIGHT

Author(s): Madeleine GAUTIER

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 163-165

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346694>

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

# NOTES DE LECTURE

---

## UN ROMANCIER DE LA RACE NOIRE : RICHARD WRIGHT

La lecture d'*Un Enfant du pays* (Edition Albin Michel), de Richard Wright, fait pénétrer dans toute sa gravité, son étendue et son mystère au cœur du problème social qui se pose aux Etats-Unis, avec le plus d'acuité. Richard Wright, un Noir du sud des Etats-Unis, a vécu pendant toute son enfance dans l'atmosphère où nous plonge ce livre, dont le mérite exceptionnel est de lier le lecteur si étroitement à l'intrigue qu'il a, tout au long de cette sombre aventure, l'impression de la vivre lui-même.

L'auteur, avec cette puissance typique de sa race, a écrit des dialogues d'une telle intensité qu'on croit entendre parler les personnages; le choix judicieux des circonstances et la manière dont elles s'enchevêtront font agir ces personnages avec une logique profonde, descendante, humaine, secouée de rebonds de faiblesse et d'audace qui font toucher du doigt la raison pour laquelle les deux races, la noire et la blanche, vivant sur le même sol, s'opposent avec autant de violence que de désespoir.

Il est horrible de constater que deux races puissent, en luttant ainsi, arriver à de pareilles extrémités mais les horreurs qui s'ensuivent de part et d'autre, paraissent, en même temps que monstrueuses, inéluctables. Et c'est par de menus faits psychologiques, entassés à longueur de page par l'amoncellement de légères circonstances gonflant peu à peu jusqu'à devenir des crimes que, de part et d'autre, l'abîme se creuse entre blancs et noirs.

Le héros d'*Un Enfant du pays*, Bigger Thomas, prend figure d'instrument de la race noire pour châtier impitoyablement les coupables, les sépulcres blanchis qui, sous figure de négrophiles ou de négrophobes, ont tous, plus ou moins caché au fond d'eux-mêmes, détestation et mépris pour une race jugée sans appel inférieure.

C'est là le grandiose tour de force qu'a réussi pleinement Richard Wright. Tout en donnant la part du lion au côté blanc, tout en lui concédant à priori tous les droits, comme il les a d'ailleurs en fait dans la société américaine, Wright pousse les choses si loin, il leur fait la partie si belle, à ces blancs, qu'elle les écrase et qu'au sortir de cette lecture on est littéralement obsédé par la fatalité qui a poussé Bigger à tuer deux fois.

## PRESENCE AFRICAINE

Du côté blanc, aucun élément spirituel valable, consistant ou raisonnable, mais des formules endiguant les personnages dans des attitudes nobles, sensées, acceptables qui les poussent à agir, réagir honorablement mais sans émotion jamais. Des sortes de machines à vivre selon des principes fixes dans la légalité, sous un régime social instauré par la race blanche.

Du côté noir, la poussée de cette force qui frémit de puissance, d'instinct, de sensibilité, humble et brimée dont le seul mais féroce atout est ce sens transcendant de la vie, qui renverse toutes les théories élaborées dans le but d' « avoir raison ».

Les cadres fixes de la routine sociale aux Etats-Unis, Richard Wright les éclaire avec une maestria, une intelligence, un détachement éblouissants et ces cadres craquent peu à peu, au cours des pages du roman, devant la poussée inconsciente et aveugle d'une foule d'êtres qui, eux aussi, veulent vivre.

La place qu'occupent les noirs en Amérique, ils ne peuvent plus, ils ne veulent plus la tenir. La place que les blancs voudraient bien leur offrir, leur dignité s'oppose à l'accepter ou la peur les rend suspicieux, ou leur humilité les gêne pour la tenir, ou le simple respect que l'homme a de sa condition humaine leur ordonne de la refuser. Et c'est à travers le personnage central du roman que s'exprime l'homme noir.

Aussi quand dans *Un Enfant du pays*, Jan et Mary tendent la main au chauffeur nègre, quand ils l'invitent à boire à leur table, en plein cabaret noir, quand Bigger se trouve, par suite de circonstances admirablement nouées, dans l'obligation de transporter Mary ivre-mort dans la chambre de la jeune fille pour la mettre au lit, quand la mère de Mary, une grande aveugle vivant dans ses rêves de dame américaine, vient vérifier si sa fille est bien rentrée et que Bigger, affolé, en sueur, est surpris dans la chambre, on se trouve, à ce passage du roman, au cœur du problème noir. Un chauffeur nègre dans la chambre à coucher d'une héritière blanche ivre-mort. Expliquer les circonstances qui l'ont amené là ? Que Mary lui a donné l'ordre de la mener auprès de son fiancé ? Qu'il a été entraîné dans un traquenard ? Qu'il a été choqué au plus haut point de passer auprès de ceux de sa race pour un ami de ces gens qu'il craint autant qu'il les déteste ? Que la familiarité avec laquelle il a été traité lui a paru monstrueuse ? Que leur fille, à ses maîtres, était ivre-mort ? Lui, un chauffeur nègre, dire cela, lorsqu'il n'a même pas le droit de regarder un blanc en face, lorsqu'on lui parle, mais les yeux baissés ?

Alors pour ne pas que Mary, dans son ivresse, laisse deviner à sa mère la présence de Bigger dans sa chambre, Bigger maintient sur la tête de Mary l'oreiller, et aussi fort qu'il le peut, tremblant de peur et de colère. Lorsque la mère se retire rassurée, Bigger relâche l'oreiller et s'aperçoit qu'il a étouffé la jeune fille : Mary est morte. Le chauffeur nègre est devenu assassin.

A partir de ce moment-là Bigger ne raisonne plus. Sa première idée, qui aurait hélas été la bonne, est de se sauver dans sa chambre, quitter à raconter, le lendemain, qu'il avait laissé Mary et Jan ensemble au pied de l'escalier. Mais Jan pourrait dire et dirait qu'il avait, au contraire, quitté Mary et Bigger devant la maison des Dalton. D'ailleurs on retrouverait les empreintes digitales...

## NOTES DE LECTURE

Un gigantesque filet est tendu autour de Bigger et où qu'il se tourne se dressent les fantômes d'un châtiment qu'il n'a pas mérité. La machine sociale écrase ce malheureux qui a agi par crainte et par colère. Les horreurs qu'il commet par la suite, il les commet dans une sorte d'insconscience monstrueuse et, traqué, abandonné, affolé, seul devant le gouffre qui s'ouvre sous chacun de ses pas, Bigger meurt sur la chaise électrique.

Ce roman dresse un effroyable problème psychologique. Qu'adviendra-t-il d'un pays où l'équilibre social est à ce point fissuré ? Car on ne peut douter de l'authenticité de l'atmosphère qui est rendue avec une telle vigueur dans ce roman. C'est une source d'informations qui dépasse de cent coudées comptes rendus, reportages, statistiques, autant qu'une présence dépasse une photographie. Cette lutte sans merci entre deux races qui se côtoient et vivent ensemble dans une perpétuelle et monumentale incompatibilité, qui ne se rapprochent que pour mieux se mordre, tout cela est rendu de façon grandiose. Il fallait que cette œuvre vienne d'un noir, et d'un noir ayant particulièrement souffert d'un état de choses périme et d'un inéquité qui frise l'iniquité. Car il faut être noir pour mesurer l'étendue du malheur de la race noire aux Etats-Unis. Les blancs, sur ce point, vivent dans trop de sécurité et de confort pour faire plus qu'entrevoir, quelquefois, la féroce misère où crûpît celui qui vit de l'autre côté du mur.

On ne peut que saluer bien bas l'auteur d'une pareille œuvre, car sans le chercher il nous oblige, par le seul poids du tableau qu'il dresse devant nous d'une main inflexible, à baisser la tête sous cette tourmente de vérité et d'amour que nous avons, hélas, fuie depuis tant de siècles.

Madeleine GAUTIER.

## J'IRAI CRACHER SUR VOS TOMBES

« Ma foi, c'est une façon comme une autre de vendre sa sa-lade... » dit Boris Vian dans la préface de ce livre dont il est le traducteur. Bien sûr, et je me demande pourquoi on mettrait sur la sellette une brave grenouille qui ne tient pas du tout à se faire plus grosse que le bœuf.

Bref, comme dit l'autre : « *Much ado about nothing.* » Ceci, pour les tapageurs qui firent chorus à l'apparition de *J'irai cracher sur vos tombes*.

Voici la vedette : un type de race noire encore que présentant tous les signes ethniques d'un Aryen, a décidé de venger un gosse, Tom, tué par les-blancs à cause d'une histoire de fille. Installé à Buckton (U.S.A.) comme gérant de librairie, il fait connaissance avec une bande de petits bourgeois genre jeunesse dorée de nos villes de province mais apparemment plus crapuleux. Les filles sont faciles, il les possède l'une après l'autre, simple hygiène, d'ailleurs. Ce sont deux filles magnifiques de la société, que « bonne » l'on nomme, qui sont choisies comme objet de ressentiment. Elles paieront pour le gosse. Donc, il les séduit, donc il finit par les violer et les tuer toutes deux. Voilà. Ah ! j'oubliais, le livre se termine par une chasse